

jets des discussions littéraires, mais qui ont bien plus de gravité encore lorsqu'il s'agit de questions, soit morales, soit théologiques. Ici l'écrivain ne doit jamais oublier qu'il traite des objets les plus élevés qui puissent toucher la raison de l'homme. Il parle du ciel, des doctrines de la religion, de la foi, de la piété, des vertus les plus saintes ; de la soumission à l'autorité de Dieu, de la charité. Comment pourrait-il mêler à de si hautes contem-plations des injures personnelles, des calomnies sanglantes, des dérisions haineuses ? Il prouverait, si ce malheur lui arrivait, que rien de ce qu'il annonce ne vit au fond de sa conscience. Même en combattant des erreurs sur ces points austères de la croyance humaine, il doit, lorsque ces erreurs sont sincères, écarter la violence envers les personnes. C'est ainsi qu'il donne de la dignité à sa cause ; c'est ainsi qu'il rend son langage vénérable même aux parés ; c'est encore ainsi qu'il fait connaître une marque certaine de la vérité ; car l'erreur est passionnée, elle est intolérante, elle est cruelle : ce qui lui manque du côté de l'autorité, elle veut l'obtenir par la persécution. Elle répand l'outrage à défaut de raisonnements ; elle menace, elle sollicite des violences, elle appelle les passions à son secours, elle renverserait le monde plutôt que de rien céder. Tel est son caractère, elle cherche vainement à le dissimuler dans ses écrits, n'est-ce qu'odieuse déjà par ses égarements, elle devient plus encore par ses fureurs.

La vérité est calme, au contraire ; sa domination s'exerce par la gravité naturelle de son langage ; elle oublie les personnes pour ne se souvenir que des doctrines. Elle les énonce avec force, parce qu'elles partent du fond de la conscience ; mais elle les publie sans leur donner un caractère d'appréhension et de persécution pour les adversaires qui la combattent ou qui la redoutent ; et plus ces doctrines touchent de près à la foi chrétienne, plus elle est austère dans l'expression qu'elle leur donne, en sorte que la religion, qui est la vérité dans son développement le plus complet, est aussi ce qu'il y a de plus important et de plus majestueux aux yeux de la raison, même à ne la considérer que sous le rapport du goût et de la dignité littéraire.

Ce petit nombre d'observations suffisent, nous le pensons, pour expliquer la position personnelle des Rédacteurs du *Mémorial*, par rapport aux écrivains qui sont constamment armés d'outrages et de satires, et qui n'ont pas d'autre moyen de combattre nos doctrines. Nous leur déclarons que, quant à bien même la religion ne serait pas un devoir, le simple bon goût nous ferait une loi de ne jamais répondre à de telles personnalités. Il y a assez de gens dans le monde disposés à faire de la littérature un métier de *Boxeurs*. Cela ne convient ni à des prêtres catholiques, ni même à des simples fidèles. Nous sommes disposés à honorer toujours notre cause par la dignité de nos discussions. Il nous arrivera évidemment de nommer nos adversaires, puisqu'enfin il faut bien nommer ceux dont on combat les erreurs ; mais le public ne saura point par nous qu'ils ont oublié le sentiment des convenances, et nous ne serons point tentés de repousser l'outrage par des personnalités, si ce n'est alors que la malignité nous paraîtrait le plus avide de cette sorte de vengeance ; et nous mettrait par ses révélations le plus à même de l'exercer. Nous devons cette déclaration, non point à nos lecteurs, qui sentent comme nous ce que notre cause impose de décence, mais à nos adversaires qui, en nous voyant respecter notre position, apprendront peut-être à respecter la leur.



De tous tems, les hommes à mauvaises passions se sont montrés les ennemis de la religion et du clergé. Ces hommes sont ordinairement les idéologues et les ambitieux ; la religion condamne les uns et les autres ; il n'est donc pas étonnant qu'ils se montrent ses ennemis irréconciliables ; mais ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'ils s'adressent au peuple pour crier contre elle, en la lui montrant comme le drapeau de ralliement du despotisme et de la haine.

N'est ce pas, au contraire, le catholicisme qui, le premier de tous les cultes, a proclamé la fraternité et l'égalité, en nous apprenant que nous sommes tous les enfans d'un même père ? N'est pas le catholicisme qui proclama que ceux à qui sont humbles seront exaltés, que les derniers seront un jour les premiers ? Non, le christianisme n'est pas la religion des orgueilleux ; c'est la religion du peuple même. Par qui fut-il annoncé ? Le Christ n'a-t-il pas choisi pour apôtres des charpentiers et des pêcheurs, des hommes du peuple enfin ! Par qui nous est-il transmis aujourd'hui que l'Église de France ne compte pas moins de 35,000 prêtres, sinon par les hommes du peuple ? C'est dans le peuple que se recrute le sacerdoce ; et, si des princes selon le monde ont eint la triple couronne, n'a-t-elle pas été portée aussi par d'humbles bergers devenus pasteurs d'hommes, Sixte V et Sylvestre II ? et les pontifes actuels de France ne sont-ils pas encore la plupart des enfans du peuple.

C'est le christianisme qui a le premier enseigné l'égalité ; qui a relevé les trois quarts du genre humain asservis sous la domination de quelques-uns ; qui a osé dire aux maîtres que les esclaves étaient leurs égaux ; c'est le clergé qui a fait cela au prix de ses sueurs et de son sang, car les persécutions ne lui ont pas manqué ; et si un jour le clergé triomphant est parvenu au pouvoir, n'est-ce pas alors que l'égalité religieuse a amené par le clergé l'égalité politique ? C'est à lui, c'est au christianisme que nous devons notre constitution sociale, tout ce que nous devons être ; c'est par lui que toutes les misères ont été soulagées, que les fers des nations ont été brisés. Et comment donc les libéraux de nos jours osent-ils l'attaquer ? C'est que ce sont de faux frères ; ils flattent le peuple pour le séduire ; et derrière leur masque s'abritent le despotisme et la tyrannie.

BULLETIN.

Calendrier de 1845. — Election présidentielle des États-Unis.

Le CALENDRIER ecclésiastique et civil pour 1845 est, maintenant, en vente, à notre Bureau. Outre les rubriques du bréviaire et les autres matières que contenait celui de 1844, nous y avons ajouté un tableau pour indiquer les termes des cours de circuits, et un autre pour l'évaluation de l'or.

Quoique le bulletin des élections de tous les différens États de l'Union ne soit point encore connu, cependant, d'après le *Courrier des États-Unis*, l'élection de M. Polk à la présidence, et celle de M. Dundas à la vice-présidence seraient définitivement arrêtées. Les votes connus leur donnent 158 suffrages sur les 275. On se rappelle que la majorité absolue est de 138. Ainsi quand même tous les autres votes seraient pour M. Clay, MM. Polk et Dundas se trouveraient avoir 20 voix de plus qu'il n'est nécessaire pour être élus.

Cette grande lutte électorale a mis bien des passions en jeu. On comprend qu'il doit y avoir eu bien des espérances déçues, bien des susceptibilités froissées, bien des intérêts trahis. Il n'est donc pas surprenant qu'il s'y trouve grand nombre de cœurs ulcérés et d'esprits exaspérés. Aussi, voit-on, par le ton des journaux d'un certain parti que l'exaspération parmi eux est à son comble et probablement qu'elle le sera encore longtemps, surtout si les *natifs* réussissent à mêler, comme ils s'efforcent de le faire depuis quelque temps, le fanatisme religieux au fanatisme politique qui les anime. Car si nous en croyons la rumeur publique, le favoritisme religieux commencerait à jouer un grand rôle dans toutes les intrigues de ce parti. Comme dans son dépit, depuis sa défaite électorale, il ne sait sur qui décharger sa colère, il était tout naturel qu'il se déchaînât contre quelqu'un ; et ce sont les catholiques qui ont eu l'honneur de la préférence. Tant que les *natifs* ont eu espérance de les attirer à leur parti, ils les ont ménagés. Mais sitôt que l'élection a été terminée et que presque tous les catholiques qui, comme étrangers, avaient intérêt à se rallier aux démocrates, se furent rangés du côté de ces derniers, le catholicisme devint dangereux. On commença même à vouloir insinuer qu'il était incompatible avec la constitution. Heureusement nous voyons que plusieurs feuilles catholiques se sont empressées de repousser ces accusations calomnieuses, et de montrer que non seulement le catholicisme n'était point incompatible avec un gouvernement libre et républicain, mais même qu'il était l'ami nécessaire de la liberté et de la civilisation.

Le *natifisme*, néanmoins par ses distinctions d'origine, n'en continue pas moins à vouloir introduire un système de privilège et d'exclusion qui s'étend même jusqu'aux croyances religieuses. Cette tendance nous paraît d'un funeste présage pour la tranquillité future de l'État. Il n'y a pas de doute qu'un système, aussi destructif de l'égalité et de la liberté que celui de vouloir introduire des distinctions d'origine, ne finisse par occasionner de funestes commotions. Mais si la liberté de conscience s'y trouve encore compromise, il est aisé de comprendre que le maintien de la tranquillité et de la paix doit se trouver encore plus difficile. Quand on se rappelle les excès auxquels se sont portés les partis, dans les guerres de religion, il nous semble qu'il faut être bien complètement aveuglé par les passions, pour travailler à les faire revivre.

Il est bien pénible au reste de voir qu'on a partout la manie de vouloir mêler le catholicisme dans toutes les luttes électorales, comme s'il ne laissait point à chaque citoyen la liberté la plus entière dans l'émission de son suffrage. Comme c'est agir contre son esprit que d'en faire un engin politique, c'est aussi être injuste à son égard que de le rendre responsable d'actes qui lui sont parfaitement étrangers et indifférens et dans lesquels il ne réclame que la liberté.



NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

— On lit dans le *Canalien* :

Écoles chrétiennes. — Il nous a été donné d'assister, jeudi dernier, à un examen privé d'une des classes de l'école des Frères de cette ville, qui s'est fait en présence de Mgr. l'archevêque de Québec, de Mgr. le Coadjuteur, du comité de la Société d'éducation et de quelques autres messieurs. Tous ceux qui, comme nous, ont eu le bonheur d'assister quelquefois à ces intéressantes exercices reconnaîtront sans peine que nous pourrions craindre de paraître tomber dans l'exagération en ajoutant à ce que nous en avons déjà dit ce qu'il faudrait pour exprimer l'admiration que nous en fait éprouver les étonnans progrès des élèves, et la merveilleuse transformation que leurs savants et pieux instituteurs ont opérée sur un si grand nombre d'enfants du peuple dans le court espace de 14 ou 15 mois. En vérité on n'a pas eu tort de dire que les